

Dossier

33

Dossier de réflexion sur l'exposition *Dolphin Dandelion* de Nina Canell —

Exposition personnelle du 21 avril au 25 juin 2017

Sommaire :

- P.2 :** *Dolphin Dandelion*
par Claire Le Restif
- P.3 :** Forces en mouvement
- P.5 :** L'empreinte d'une absence
- P.8 :** Exporama —
Crédactivités —
Rendez-vous ! —
Evènements —

le Crédac —

Centre d'art contemporain d'Ivry - le Crédac

La Manufacture des Œillets
1 place Pierre Gosnat, 94200 Ivry-sur-Seine
+ 33 (0) 1 49 60 25 06
contact@credac.fr
www.credac.fr

Contact : Bureau des publics

Julia Leclerc
01 49 60 25 04

Ouvert tous les jours (sauf le lundi et les jours fériés)
de 14h à 18h, le week-end de 14h à 19h et sur rendez-vous,
"entrée libre"

Membre des réseaux TRAM et d.c.a, le Crédac reçoit le soutien de la Ville d'Ivry-sur-Seine, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France (Ministère de la Culture et de la Communication), du Conseil Général du Val-de-Marne et du Conseil Régional d'Île-de-France.



Nina Canell

Dolphin Dandelion

Dolphin Dandelion, la première exposition personnelle de Nina Canell en France, présente des vestiges matériels et débris qui témoignent de processus caractéristiques de son œuvre, soigneusement produits pour répondre au contexte post-industriel du Crédac.

La production d'un espace, ou sa visualisation mentale induit un horizon — une ligne de fuite, une trajectoire — la recherche d'un élément insaisissable ou hypothétique que les artistes nomment tour à tour "paysage", "espace", "territoire". Communiquer implique de subordonner les formes au contenu du message de façon à être compris. Ce n'est pas le cas de l'art, qui côtoie le silence, les jeux de langage, les codes par lesquels les artistes nous entraînent parfois dans les méandres du sens. Penser et communiquer à partir d'un espace ainsi produit ne se limite pas toujours à des données visuelles. Cet espace naît d'un ensemble variable d'éléments métaphoriques ou concrets, qui délimitent un plan visuel à l'intérieur duquel se matérialisent des tensions, apparaissent des perspectives et des impasses.

Nina Canell produit des espaces. Par exemple, elle envisage son exposition selon l'orientation des salles du Crédac : Sud-Ouest, Sud-Est, Sud-Est encore. Ce détail souligne à la fois la manière que l'artiste a de considérer l'espace comme un élément déterminant et la dimension météorologique de son propre travail. La température, l'atmosphère et le temps sont autant de facteurs fondamentaux.

Dans l'exposition, de la gomme naturelle inerte (*Gum Shelf*, 2017) cohabite avec un groupe de *Limax maximus*, des limaces nocturnes qui habitent l'installation de la salle Ouest (*Energy Budget*, 2017). La nuit, vivant et rampant à l'intérieur et autour des panneaux de distribution d'armoires électriques, les limaces dessinent lentement le réseau d'un "budget énergétique sculptural", créant des dérivations résiduelles, quasi chorégraphiques, entre les morceaux de concombres et les câbles sectionnés.

Dans les salles Sud-Est, des fils électriques exercent et coordonnent machinalement leur mémoire de forme (*Flexions*, 2016). Faits d'un alliage de métaux connu pour être doué de mémoire, ces muscles, lorsqu'ils sont chauffés et qu'un courant de haut voltage les traverse, parviennent à se souvenir d'un état antérieur. Quand le courant s'interrompt, et à mesure que la température diminue, le fil "oublie", puis lentement se déforme et se relâche sous son propre poids. Ponctué de sons très

aigus, l'œuvre développe un proto-langage qui serait basé sur l'énergie.

Les gaines de câble à fibre optique ont en commun d'avoir été transformés par la chaleur, leur membrane protectrice en partie cuite et comprimée (*Shedding Sheaths (B)*, 2016). Evidées, "elles sont tout sauf inertes, confinées dans cette incertitude morphologique que la température a laissée au hasard". Décrivant des formes affaissées à même le sol, rien ne semble indiquer l'innombrable quantité d'énergie partagée par ces artères sous-marines, à l'abandon lorsqu'elles ont été collectées.

Nina Canell explore l'intervalle, les micro-phénomènes et les imperceptibles relations entre les objets. Ainsi, dans la composition asymétrique (*Days of Inertia*, 2017), des surfaces d'eau fractionnée sont maintenues de manière invisible par des nano parois d'air. Nombre d'œuvres de Nina Canell sont concernées par les énergies — celles contenues dans les tubes néons (*Satin Ions (Blue)*, 2017), celles des machines de diffusion de son ou d'ultrasons (*Flexions*, 2016). Son travail induit aussi différentes formes de radiation, ondes sinusoïdales, électroluminescence, électricité ; toutes symboliquement "chargées" de différentes formes d'affection. Récemment qualifié "d'anthropologie de l'énergie", il pointe la plasticité des transferts de matière, données, pensées qui nous environnent et nous relie. Elle utilise l'espace d'exposition comme un champ de correspondances, lieu de ce qui advient, est advenu et peut advenir.

Nina Canell entretient une curieuse relation avec les objets, proche de l'animisme. Elle dit qu'elle les apporte à l'atelier, les observe longtemps pour comprendre comment ils se comportent et dialoguent entre eux, pour ensuite traduire dans l'exposition l'évènement qui se produit uniquement entre ces objets.

Son travail est fortement lié aux sujets contemporains, mouvants et impalpables, comme la dislocation, la fluidité, la transmission et son corollaire, la déconnexion. Nina Canell s'intéresse à la possibilité d'une interaction, à rendre tangible l'invisible, en expérimentant dans une démarche classique les propriétés physiques des objets et des matériaux. La force immatérielle qui les lie n'a d'égal que leur extraordinaire matérialité, car rappelons-le, Nina Canell est sculptrice.

Claire Le Restif



Nina Canell, *Switcher*, 2017
Boîtier de tableau de distribution électrique
Courtesy galleries Barbara Wien et Daniel Margona, Berlin



Forces en mouvement —

Nina Canell convoque dans l'exposition de multiples énergies : les points cardinaux qui nomment les trois salles et évoquent le magnétisme de la Terre, l'électricité qui voyage dans les réseaux de fils et de câbles, la gravité et la viscosité à l'œuvre dans *Gum Shelf*, le mécanisme élaboré des limaces pour se déplacer, la tension de l'eau exercée sur les bords hydrophobes des plaques de *Days of Inertia* et son évaporation, les mouvements des spectateurs qui enclenchent *Flexions...* Ces forces plus ou moins visibles, aux vitesses et aux puissances variables, nous traversent et stimulent nos sens. Elles sont aussi depuis toujours sources de recherche, d'expériences, de croyances et de fascination dans le domaine scientifique, et les installations de Nina Canell mettent en évidence à quel point elles sont omniprésentes dans notre monde actuel.

L'artiste met aussi en parallèle différents cycles, dont les temporalités diverses sont parfois difficilement appréhendables. L'impact de l'homme sur son environnement est une question sous-jacente : les déchets technologiques utilisés par l'artiste fonctionnent comme des vestiges de notre époque, sur lesquels animaux, plantes et eau reprennent leurs droits et peuvent s'y développer. L'absence d'éclairage artificiel dans les salles d'exposi-

tion accentue cette prégnance de la lumière naturelle et des variations climatiques sur ses œuvres, tout au long de la journée. Dans les salles du Crédac, les armoires électriques, les plaques de pierre qui se fondent avec le sol en béton, les néons et les gaines de câbles font directement écho à l'appareillage du bâtiment. Les œuvres sont en parfaite symbiose avec leur environnement et rappellent le contexte post-industriel dans lequel le centre d'art se trouve. Les armoires électriques déconnectées semblent avoir été abandonnées et appartenir définitivement à l'histoire matérielle du lieu.

L'œuvre *Switcher* est aussi parfaitement intégrée, à la fois camouflée et bien présente dans le couloir. Située dans cet espace de circulation, elle devient anodine et il est possible de ne pas la voir. « *Switcher* » signifie commutateur en anglais. Le commutateur est un appareil utilisé dans les réseaux téléphoniques et informatiques. Dans le domaine de la téléphonie, il permet de mettre en relation deux correspondants (et éventuellement d'enregistrer leur conversation), tandis que dans le domaine de l'informatique, il réunit câbles et fibres pour créer des circuits virtuels ; la commutation étant l'un des deux modes de transport des données, avec le routage. Ici, il est totalement inutilisable, les câbles ayant été sectionnés et laissant apparaître leur contenu fait de cuivre et d'isolants étonnamment colorés. Ceal Floyer et Roman Signer ont en commun, à l'image de Nina Canell, de mettre en scène des objets familiers dans des installations où la technique, le son et le déclenchement inattendu priment, créant des décalages surprenants mais subtils.



Ceal Floyer, *Bucket*, 1999
 CD, lecteur CD portable avec haut-parleur, seau en plastique et câble
 Courtesy galerie Lisson, Londres



Roman Signer, *Kissen mit Kerze*, 1983
 Atelier Mühletreppe, Kanton St. Gallen

Ceal Floyer (Pakistan, née en 1968) est une artiste conceptuelle connue pour ses installations minimales, délicates et indicelles, qui évoquent des situations quotidiennes et ordinaires. Le son, la vidéo, la sculpture entrent dans sa production, dont les enjeux principaux sont l'occupation de l'espace, du vide, et la circulation invisible des énergies. Elle utilise des objets familiers (une ampoule, une brosse...) dont elle amplifie le pouvoir poétique pour solliciter l'œil actif du spectateur, les titres de ses œuvres contribuant à troubler et à dévier notre perception des choses et de la réalité. Différents phénomènes et technologies sont visibles : ils traduisent une certaine fragilité et jouent avec les limites de la physique (l'eau qui frémit, la flamme qui oscille, le projecteur qui se règle et se dérègle...). L'œuvre sobrement intitulée *Bucket* (seau en anglais) est un seau en plastique noir, posé au sol, rappelant, non sans ironie, les objets utilitaires qui s'immiscent dans les lieux d'exposition et qui côtoient les œuvres d'art dans les salles (extincteur, siège, poubelle, chariot de ménage...). Ceux-ci fonctionnent comme des signes banals et bien identifiés par le visiteur, mais n'en sont pas moins source d'interrogation et de doute. Autour du seau, un son de goutte à goutte régulier évoquant une fuite se fait entendre. Tous les indices semblent donc réunis pour nous emmener du côté de la situation quotidienne, qui nous pousse à chercher l'origine de la fuite vers le plafond. L'illusion dure peu de temps car l'ensemble des outils utilisés par l'artiste pour mettre en place les conditions de cette scène sont volontairement laissés visibles. Un fil électrique serpente au sol depuis une prise jusqu'au seau et alimente un lecteur et un haut-parleur, d'où sort le son. Ceal Floyer joue de cette frontière troublée entre l'objet du quotidien et l'objet qui est entré dans le champ de la sculpture.

Depuis les années 1970, **Roman Signer** (Suisse, né en 1938) crée performances, sculptures, installations et vidéos autour d'« Actions » qui parlent « du danger et du risque », flirtant parfois avec l'illégalité. Ses œuvres, qu'il qualifie volontiers d'absurdes, cherchent à souligner l'impact du temps et à éprouver les moments furtifs où la matière et la forme se transforment. L'artiste a régulièrement recours à l'explosion, entre maîtrise totale et absence de contrôle, moins pour le caractère spectaculaire de l'événement que pour les micro-détails difficiles à observer qu'elles permettent, et que Roman Signer cherche à capter. L'attention du spectateur est ainsi focalisée sur des changements, des forces et des expériences plus ou moins extraordinaires, qui peuvent rappeler les installations du duo d'artistes suisses Peter Fischli et David Weiss. Dans un univers non dénué d'humour (tables, chaises, bottes, vélos et parapluies sont les éléments fétiches de l'artiste), la dimension de bricolage côtoie une certaine complexité technique. La nature est un contexte avec lequel Roman Signer agit : la rivière, le vent, les marées interviennent avec leurs mouvements propres dans ses performances. L'œuvre *Kissen mit Kerze* repose sur un double sentiment de calme et de tension. Sur le site internet de l'artiste, il est écrit au sujet de cette pièce : « Ici j'ai fait un coussin avec une pellicule de plastique, avec de l'essence à l'intérieur et une bougie posée dessus. C'était une chose un peu dangereuse ». L'œuvre est ainsi programmée pour exploser et disparaître, selon une temporalité variable, liée à la consommation de la mèche de la bougie. Celle-ci peut aussi s'éteindre selon les conditions environnantes. Roman Signer fait appel à notre fascination pour le danger et pour les limites, et instaure un climat instable, voire inquiétant.



Nina Canell, *Energy Budget* (détail), 2017
Boîtiers de tableaux de distribution électrique, limaces léopard, concombre, eau
Courtesy galleries Barbara Wien et Daniel Margona, Berlin



L'empreinte d'une absence

L'exposition de Nina Canell révèle un champ d'interactions souvent imperceptibles, de « conversations » sonores ou silencieuses entre les œuvres et le visiteur. Dans le calme de la dernière salle, les dialogues, messages ou secrets contenus dans la mémoire du dictaphone enfermé dans le silicone de *Tip of the Tongue*, et le transfert des données numériques interrompu par les nœuds des gaines de câbles à fibre optique (*Shedding Sheaths*) expose un réseau de liaisons coupées que le visiteur est amené à rétablir virtuellement. Les trajectoires formées par les traces des limaces, par les flux d'énergies, les forces d'attraction, les courants d'air, par les visiteurs déambulant dans les salles et le déplacement des akènes de pissenlit au gré du vent, et même par l'hypothétique course folle de la petite balle rebondissante de *Tip of the Tongue*, sont autant de connexions possibles entre les éléments.

Dans la maison de vacances de l'artiste située sur une île suédoise, l'irruption d'une limace a fait naître des questionnements sur sa présence, non pas en tant que

nuisible mais en tant qu'être vivant interagissant avec un environnement intérieur a priori non adapté à son mode de vie. À la manière d'une scientifique, Nina Canell a étudié leur comportement et leurs trajets sur le mur et les a photographiées. Cette « colocation » inopinée a conduit l'artiste à introduire dans son exposition *Dolphin Dandelion* (Dauphin Pissenlit) des *Limax maximus* et à considérer leur présence comme un élément à la fois intrus, intrusif et faisant partie intégrante de l'œuvre. Pendant toute la durée de l'exposition, les limaces vivront et grandiront dans des armoires de tableaux de distribution électrique hors d'usage, ayant été par le passé le vecteur de quantités d'énergie. Telle une serre, la grande salle d'exposition du Crédac s'apparente à un jardin minéral et technologique post-apocalyptique. Nina Canell y introduit du vivant par l'intermédiaire de l'eau, de limaces, d'une résine de pistachier lentisque et de discrets akènes de pissenlits. Tous participent à laisser une empreinte, comme les différents occupants de la Manufacture des Œillets, qu'ils furent ouvriers, étudiants en art ou artistes. L'installation *Flexions* dans la deuxième salle déclenche des mouvements à l'approche du visiteur. Mais une fois ce dernier parti, le son des générateurs de fréquence est toujours audible et les fils à mémoire de forme continuent à se mouvoir pendant quelques minutes, comme un écho qui continue à se faire entendre alors que nous avons arrêté de parler. La présence d'une absence.

L'œuvre de Nina Canell invite à considérer sous un nouvel angle notre environnement, en pointant la relation inextricable qu'entretient désormais le monde virtuel

avec le monde réel. Ses sculptures sont des reliques symboliques d'une distance raccourcie entre les continents, d'un langage non verbal dont elle explore la richesse infinie grâce aux interactions invisibles.

L'évolution dans le temps, l'affaissement d'un matériau naturel ou artificiel, les trajectoires immatérielles, les traces et les souvenirs liés au passage d'un être sont des sujets abordés par Nina Canell mais aussi par les artistes Michel Blagy, Véronique Joumard ou Charlotte Seidel.



Michel Blagy, *Lâcher d'escargots sur moquette marron* (détail), 2009
Moquette, escargots, bave d'escargot, eau, bière
Vue de l'exposition *Le Grand Restaurant* (2012) au Irac île-de-france, Paris.
© Michel Blagy / ADAGP, Paris 2017

A l'instar de **Michel Blagy** (France, né en 1966), Nina Canell instaure dans ses installations un protocole précis, résultant lui-même de multiples tentatives quasi-scientifiques. Tenant compte de nombreux paramètres comme les propriétés des matériaux et leurs réactions aux conditions environnementales telles que la lumière, la température et l'humidité, l'artiste décide de la mise en place des éléments, puis de laisser faire la matière, de laisser faire le vivant et de considérer que la création est soumise à l'épreuve de la temporalité et du hasard, comme pour *Gum Shelf*, la petite étagère recouverte de résine de pistachier lentisque qui dégouline très lentement. Pourtant, paradoxalement, la plupart de ses créations nécessitent qu'on leur porte une attention particulière. C'est le cas du soin accordé aux limaces léopard (*Energy Budget*) et de l'arrosage quotidien après évaporation qu'exigent les plaques de pierre recouvertes d'eau de *Days of Inertia*. En 2015, dans l'exposition collective *tout le monde*, Michel Blagy confiait au Crédac sa *Collection d'avocats* initiée en 1997, qui compte à présent une cinquantaine de spécimens. Installés dans la partie la plus lumineuse dans l'angle de la grande salle, au même endroit que les plaques d'eau de Nina Canell, les avocats nécessitaient la même attention chaque jour. L'installation *Lâcher d'escargots sur moquette marron* (2009) de Michel Blagy nous montre les traces de bave laissées par ces mollusques attirés sur cet espace grâce à la vaporisation préalable de bière et d'eau. Aléatoire, la composition réalisée par les gastéropodes est d'une étonnante qualité plastique, proche de l'Action Painting du peintre expressionniste américain Jackson Pollock (1912-1956). En alliant humour et réflexion, l'artiste questionne la survie et la croissance des êtres en nous présentant des œuvres qui s'élaborent elles-mêmes et laissent une empreinte, souvent éphémère, d'un monde vivant.



Véronique Joumard, *Orange* (détail), 2003-2009
Peinture thermosensible
Vue de l'exposition *La Confusion des Sens* (2009)
à l'Espace Louis Vuitton, Paris.
© Véronique Joumard / ADAGP, Paris 2017



Charlotte Seidel, *Joseph*, 2005
Coussin chauffant électrique, banquette
Vue de l'exposition *Echos* (2011) au musée Nissim de Camondo, Paris.
Photo : Aurélien Mole

Les œuvres de **Véronique Joumard** (France, née en 1964) convoquent formes simples et matériaux élémentaires, où l'action de percevoir, dans ses mécanismes et sa fugacité, apparaît comme un motif récurrent. La lumière comme condition première de la vision, l'empreinte et la présence du visiteur, la conduction des énergies y sont déclinées dans des formes toujours renouvelées. L'artiste développe un goût pour l'électricité et s'empare de tous ses composants : interrupteurs, câblages, multiprises, ampoules, néons, résistances électriques... Ses œuvres, protéiformes, sont de véritables sculptures dynamiques constituées de flux électriques, qui prennent en compte l'intelligence des matériaux utilisés et pointent un détail de l'architecture. L'espace d'exposition est primordial et conditionne l'œuvre. Inspirée par les sciences et la matière physique, elle emploie des matériaux contemporains issus de l'industrie pour mettre en place des environnements et des expériences artistiques sensorielles. À l'espace Louis Vuitton à Paris, Véronique Joumard a choisi de peindre avec un pigment thermosensible, réagissant à la chaleur du corps. Sur le mur d'un couloir courbe et relativement étroit, *Orange* induit une proximité avec le visiteur, incité à effleurer et poser les mains sur cette paroi, comme un écho aux empreintes de mains dans certaines grottes préhistoriques. Plus que la peinture, ce sont les couleurs et leur évolution dans le temps qui intéressent Véronique Joumard. Les traces éphémères d'une présence sur le mur font partie intégrante de l'œuvre. L'aspect expérimental – qui est constitutif du travail de l'artiste – doit être visible, du moins perceptible. Ce processus inclut une autonomie de l'œuvre qui n'implique pas forcément l'intervention du visiteur, mais où le temps, les conditions environnementales et le hasard jouent un rôle primordial.

L'artiste franco-allemande **Charlotte Seidel** (née en 1981) recrée certaines situations comme une histoire autour d'un objet trouvé ou en mettant en avant des curiosités du quotidien. Filmée dans une salle de bains, sa vidéo *Illusions sur cour* (2010) montre de la mousse de savon glissant doucement, de gauche à droite, le long des carreaux de faïence bleu ciel, tels des nuages. Elle transforme une observation banale en une distraction rêveuse, entre intérieur et extérieur. Cette œuvre se rapproche sans doute du plaisir enfantin que Nina Canell a conservé de la contemplation d'une trace de bave d'un gastéropode, celui de souffler sur un pissenlit ou encore de jouer avec les ondes à la surface de l'eau. Charlotte Seidel crée des situations de rencontre plus ou moins intenses. Elle travaille sur la façon d'exprimer une sensation de manière concrète et sculpturale. Évoquant souvent l'absence, ses œuvres suggèrent la chaleur des souvenirs. Dans l'installation *Joseph*, une chaise, un fauteuil ou une banquette selon le contexte des expositions dans lesquelles l'artiste est invitée, dégage une chaleur douce et diffuse. Elle suit un principe que l'on a tous expérimenté en s'asseyant dans un lieu public (salle d'attente, métro, etc.), qui est la chaleur résiduelle d'un corps qui nous a précédé sur un siège. La sensation que cela procure, agréable ou non, nous fait prendre la mesure du corps désormais absent et peut faire naître une histoire autour de cette personne. *Joseph* prolonge, voire éternise, le moment qui suit le départ de l'autre.

Exporama

» Lieux culturels et scientifiques en Île-de-France

- Le Palais de la Découverte, Paris
- Exploradôme, Vitry-sur-Seine
- La Cité des Sciences et de l'Industrie, Paris
- La Gaité Lyrique, Paris
- Musée des Arts et Métiers, Paris

» Expositions alliant art et sciences

- *Archéologie du présent*, Musée d'Art Moderne et Contemporain de Saint-Etienne
Du 5 mars 2016 au 1er octobre 2017
- *Sous le regard des machines pleines d'amour et de grâce*, Palais de Tokyo
Du 3 février au 8 mai 2017
- *Vocales*, CAC Brétigny
Du 4 février au 23 avril 2017
- Véronique Joumard, Galerie des Multiples, Paris
Du 11 mars au 29 avril 2017
- Bertrand Lamarche, La Maréchalerie, Versailles
De septembre à décembre 2017

» Expositions de Nina Canell

- *Ayrton* - Nina Canell, Museo Tamayo, Mexico, Mexique.
Du 1er avril au 31 août 2017
- *More than Just Words (on the poetic)*, Kunsthalle Wien, Autriche.
Du 8 mars au 7 mai 2017
- *Mirrored*, Pavillon Nordique de la 57e Biennale de Venise, Italie.
Du 13 mai au 26 novembre 2017

Crédactivités

Le Crédac propose, pour les élèves de maternelles et d'élémentaires, des collèges et lycées, ainsi que pour les étudiants du supérieur et les accueils de loisirs, une visite de l'exposition adaptée au niveau de chaque groupe (durée : 1h).

Pour les élèves du CP au CM2, cette visite peut être approfondie avec un atelier d'une heure et demie les mardis, jeudis et vendredis de 10h à 11h30, à effectuer dans un second temps après la visite au centre d'art.

+ d'infos, inscriptions :

01 49 60 25 06 / jleclerc.credac@ivry94.fr

Rendez-vous !

Dimanche 30 avril, 28 mai
et 25 juin à 16h

Les Eclairs

Un dimanche par mois, une visite de l'exposition par Julia Leclerc apporte un éclairage sur les oeuvres.
Gratuit, rendez-vous à l'accueil.

Jeudi 18 mai de 12h à 14h

Crédacollation

Visite de l'exposition par l'équipe du Crédac suivie d'un déjeuner au centre d'art.

Participation : 6 € / Adhérents : 3 €

Jeudi 1^{er} juin à 16h

Art-Thé

Visite commentée de l'exposition suivie d'un temps d'échange autour de références artistiques, de documents et d'extraits littéraires, filmiques et musicaux. Thé, café et pâtisseries sont offerts.

Gratuit, réservation indispensable.

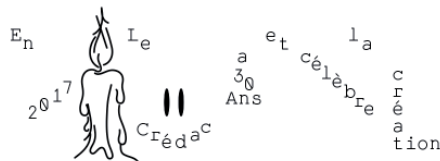
Dimanche 18 juin de 15h30 à 17h

Atelier-Goûté

Petits et grands découvrent l'exposition ensemble. Les familles participent ensuite à un atelier de pratique artistique qui prolonge la visite de manière sensible et ludique, autour d'un goûter. Conçu pour les enfants de 6 à 12 ans, l'atelier est néanmoins ouvert à tous !

Gratuit, réservation indispensable.

Evènements



Dès 1987, le Crédac s'est inscrit dans un mouvement collectif aux côtés des artistes, des publics et des critiques, qui ont été au coeur de son action en faveur de la création. Pour ses 30 ans, le Crédac poursuit son désir de partager l'aventure de l'art avec une programmation exceptionnelle tout au long de l'année.

Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Ricard, de l'ADAGP et de la copie privée.

Samedi 20 mai et 24 juin 2017 à 16h

Deux conférences musicales par Kemi Bassene, musicologue.

La deuxième conférence sera accompagnée par **Wasis Diop**, musicien.

L'islam et la Russie, le spirituel et la résistance comme structures des musiques noires

Gratuit, réservation indispensable.



Campagnes

Un programme de projections :

- Du 20 au 23 avril -

Laurent Grasso, *Elysée*, 2016

Film 35 mm transféré, 16 min 29 s

en boucle aux horaires d'ouverture du Crédac

- Du 25 avril au 25 juin -

Etienne de France, *Champ* -

***Partie 1*, 2017**

Marie Voignier,

***Le Bruit du canon*, 2006**

Lola Gonzàlez, *Y croire*, 2011

Céline Ahond,

***Dessiner une ligne orange*, 2011**

Armand Morin,

***The Promised Lawn*, 2016**

Durée : 1h30

Du mardi au vendredi,

deux séances : 14h15 et 16h

Le samedi et le dimanche, trois séances : 14h10, 15h45 et

17h20

de rencontres et performances :

- Jeudi 13 avril, dimanches 23 avril

et 7 mai -

Céline Ahond, *Rester ici*

ou partir là-bas ?

Tournage-performé / 3 ateliers

- Samedi 6 mai à 16h -

**Rencontre autour de *Bureaux* de Christian Milovanoff,
en présence du photographe et de Bernard Latarjet**

Un programme pensé et organisé par Lucie Baumann,
Caroline Cournède, Sébastien Martins et Léna Patier